

Laure Tiberghien

Sur Vilém Flusser

La notion de magie utilisée par Flusser pour caractériser la mise en œuvre des images rejoint ma façon d'envisager leur production. Le caractère magique est crucial pour laisser place à l'imagination, si par magie il faut comprendre comme Flusser, l'accès à un monde où tout est signifiant. C'est grâce à cette magie que l'on peut penser et rêver l'image dans l'espace et dans le temps. L'instant « capturé », cet « événement » provient d'un moment passé, d'un souvenir enregistré et interprété dans un autre temps.

Je me suis souvent posé la question du réel dans mes œuvres. Ces images, abstraites, représentant des phénomènes invisibles à l'œil, des moments complexes où des particules photoniques interagissent entre elles et se déposent sur une surface sensible, sont bel et bien tirées d'événements, donc du réel, mais impalpables physiquement ; ces événements de l'ordre du souvenir ne sont pas matériellement présents sous nos yeux, ce sont des enregistrements qui ont transformé leur nature en image. C'est bien de la magie. Imaginer le parcours de ces images rend ces objets quasiment surnaturels. « Aussi, comme le dit Flusser, est-il erroné de voir en elles [les images] des “événements gelés “. Bien plutôt remplacent-elles les événements par des états des choses, qu'elles traduisent en scènes.¹ » Une telle position permet d'échapper à la fascination pour la science et la technologie.

Je me souviens avoir été frappée par le rapprochement fait par lui entre image et écriture dans cet essai. Voir l'image comme un préambule de l'écriture me plaisait. Flusser dit qu'à l'origine, l'écriture est apparue pour détruire les images, mais que finalement les images sont devenues inhérentes à l'écriture, « déchiffrer des textes revient à découvrir les images qu'ils signifient. La visée des textes est d'expliquer les images ; celle des concepts est de rendre compréhensibles les représentations². » Ce sont deux inventions cruciales dans l'histoire de l'humanité et qui sont reliées. Mais ce qui m'intéresse c'est la façon dont, pour Flusser, elles se renforcent mutuellement si bien que « les images se font de plus en plus conceptuelles et les textes de plus en plus imaginatifs ». Pour moi, les images sont bien une façon concrète de penser.

Pour reprendre la théorie de Flusser, je me situerais dans « l'image traditionnelle » et non pas dans « l'image technique », ces images produites par un appareil même si je parlerais plus volontiers de « d'image naturelle » pour situer mon travail, car je me sens plus proche du reflet d'un arbre dans une flaque d'eau que d'une image prise avec un appareil. Lorsque je produis une pièce, j'utilise

¹ Vilém Flusser, *Pour une philosophie de la photographie*, traduction française par Jean Mouchard, Belval, Circé, 2004, p.11

² *Idem*, p. 13

des éléments susceptibles de provoquer une empreinte par la lumière ; je n'ai pas d'appareil à proprement parler ; un jeu pour enfant qui tourne et qui produit des reflets colorés peut être un outil de travail idéal, tout comme ma petite lampe torche qui va révéler des formes énigmatiques sur la surface du papier et qui va reconstituer un événement passé, voir une information. Ces outils sont effectivement des dispositifs optiques, physiques.

J'admets qu'il y a ensuite un traitement chimique pour révéler ces images, ce qui les rangerait pour Flusser dans la catégorie des « images techniques ». Mais leur intérêt pour moi vient davantage des gestes qui les ont provoquées que du résultat visible et matériel. Ce résultat n'est que le témoin d'un moment provenant du passé, un moment volatile, sensoriel, invisible comme événement. Car ces moments vécus, souvent imperceptibles ce sont eux qui m'intéressent. C'est pour cela que je préférerais appeler mes images des « images naturelles » car elles correspondent à ces événements que j'appelle « naturels », pour les opposer à ceux qui alimentent les images techniques.

Si je reprends les mots de Flusser, je dirais que j'utilise la magie préhistorique, qui est « plus vieille que la conscience historique³ » avec des outils « post-historiques », autrement dit du papier et des produits chimiques, qui me servent à représenter cette magie. En suivant toujours sa pensée, je me sens en effet plus proche des peintures rupestres que de la photographie. Chaque image que je produis est unique en son genre comme l'expérience unique dont elles rendent compte qui, à ce titre, est non reproductible. Mais j'aurais tendance à considérer la photographie comme les images archaïques selon Flusser, assujetties à ce qu'il appelle une « surface chosale », rappelant « l'assujettissement des anciennes images (par exemple des peintures rupestres ou des fresques des tombes étrusques) à l'égard des murs.⁴ »

Si je m'intéresse à la matérialité de l'image je m'intéresse d'autant plus à l'information véhiculée par elle.

En ce sens je me reconnais dans ce que dit Flusser lorsqu'il dit que « Être libre c'est jouer contre les appareils ». En pensant à la façon dont il définit l'Appareil dans son Index des notions, comme un « jouet simulant la pensée », je pourrais dire que je perçois les images comme des viseurs de la pensée.

³ *Idem*, p. 21

⁴ *Idem*, p. 68